

Témoignage

YVONNE SALAMON, miraculée de Bergen-Belsen

Par Anne-Claire Veluire,
Journaliste

Yvonne Salamon est née dans un camp de la mort. Des conditions de naissance à la fois exceptionnelles et traumatisantes dont elle n'a eu connaissance qu'une fois adulte. En 2020, elle a publié un livre ^[1] qui relate son histoire et celle de sa mère, en lui rendant hommage.

Dans le film documentaire *Human* de Yann Arthus-Bertrand, Francine Christophe, rescapée de la Shoah, rapporte une naissance extraordinaire qui s'est déroulée dans le camp de concentration de Bergen-Belsen où elle a été internée avec sa mère de mai 1944 à avril 1945. « Il y avait parmi nous une femme qui avait été déportée alors qu'elle était enceinte. Cela ne se voyait pas évidemment, elle était si maigre » se souvenait-elle, rapportant comment sa mère l'avait encouragée à donner le petit bout de chocolat qu'elle gardait pourtant précieusement pour le jour où elle verrait sa fille « complètement par terre, fichue ». La mère et son bébé ont survécu. Elle l'a appelée Yvonne, son nom dans la Résistance.

Psychiatre à la retraite, Yvonne Salomon revient sur son passé et celui de sa famille. « *Quel geste d'humanité ! Elle mourrait de faim et sa mère aussi. Mais sa mère lui a demandé d'aider sa mère, car elle savait qu'elle allait s'accoucher* ».

Revue Marseille : La mère de Francine Christophe a-t-elle survécu ?

Yvonne Salamon : Oui, elles en sont sorties vivantes toutes les deux. Francine Christophe a onze ans de plus que moi et elle témoigne encore dans les écoles. Ma mère est décédée en 1987, à l'âge de 82 ans. Une femme inouïe,

Hélène portant Yvonne dans ses bras © Collection particulière



d'une liberté d'esprit incroyable. Une féministe comme je n'en ai jamais vue. Elle défendait toujours les femmes. Elle était le grand amour de ma vie !

R.M. : Comment est né ce livre ?

Y.S. : Une journaliste, Frédérique Agnès, m'avait contactée pour faire un reportage. Je lui ai fait lire un livre que j'avais déjà écrit sur l'histoire de ma mère, depuis sa naissance dans un petit village polonais jusqu'à sa déportation. Elle m'a fait remarquer que je ne parlais pas de moi dans ce livre. On a tout repris ensemble en créant un dialogue imaginaire avec ma mère.

R.M. : Vous vous êtes basée sur des écrits que vous laissez votre maman. Quand avait-elle commencé à écrire sur le sujet ?

Y.S. : À la toute fin de sa vie. Mais c'est à ses petits-enfants qu'elle a écrit. Et elle ne n'y parle pas de ma naissance. Dans ses écrits, elle raconte un peu la Résistance. Pas grand-chose, à part son arrestation par la Milice française.

[1] Yvonne Salamon avec Frédérique Agnès, *Je suis née à Bergen-Belsen*, Plon, 2020.

R.M. : Vos deux parents ont vécu une expérience similaire qu'ils pouvaient partager [Nathan Salamon a été interné quatre années en Allemagne, à Lübeck en tant que prisonnier de guerre]. Échangeaient-ils à ce sujet ?

Y.S. : Les survivants ne parlaient pas les premières années, pensant que personne ne les croirait. Et à la maison, mes parents parlaient entre eux en russe ; on ne les comprenait pas. De plus, il y avait ce mystère sur ma naissance car je ne savais pas que j'étais née à Bergen-Belsen... Je ne l'ai su qu'à 26 ans.

R.M. : Votre mère ne voulait pas parler de votre histoire ?

Y.S. : Elle a fait une grosse erreur, croyant bien faire. Elle m'a fait déclarer par Nathan Salamon, son mari, comme étant née à Marseille, le 15 août 1945. C'est moi toute seule - je ne suis pas devenue psychiatre pour rien -, qui ai reconstitué l'énigme [2]. Quand elle m'a confirmé que j'avais raison, j'ai cru que la terre s'ouvrait sous mes pieds. C'est très dur, à 26 ans, d'apprendre que votre père n'est pas votre père.

Je ne lui en ai pas voulu, mais cela m'a fait perdre la confiance que j'avais en elle. Ça a été terrible, parce que ma mère était tout pour moi. Plus tard, en écoutant Françoise Dolto, elle a regretté de ne m'avoir rien dit. Dolto pensait qu'il faut tout dire aux enfants !

Puis la confiance s'est rétablie, et je lui ai dit que j'avais compris qui était mon père, mon géniteur. Il s'agissait de Georges Salan, médecin à Nîmes [3]. Il avait fait ses études de médecine à Montpellier avec mon père. Ils étaient de grands amis. D'ailleurs, ils se sont vus toute leur vie. Une fois par mois, Salan venait déjeuner chez mes parents, et chaque fois, ce jour-là, comme par hasard, ma mère se mettait du rouge à lèvres. Elle n'en mettait pas les autres jours.

Un jour, Salan est venu faire un discours, parce qu'on remettait à ma mère la grande croix de la Légion d'honneur. J'étais au premier rang, je l'ai regardé, et j'ai vu que je lui ressemblais. Je me suis dit que si j'avais eu à faire un discours sur ma mère, j'aurais fait exactement le même.

R.M. : Votre maman a été décorée en tant que Résistante. Était-ce une reconnaissance qu'elle appréciait ?

Y.S. : Oui, elle a eu toutes les décorations : Croix de guerre, Médaille militaire... Ça devait lui faire plaisir. Mais sa grande joie a été de me sortir vivante de ce camp.

Combien de fois, lui ai-je demandé pourquoi, en tant que sage-femme, elle ne s'était pas fait avorter. « Je croyais ne

Yvonne Salamon, enfant. © Collection particulière



jamais le revoir », me répondait-elle. Elle l'aimait. Après la Guerre, elle lui a dit que j'étais sa fille.

Quand j'ai constaté que mon père biologique et mon père adoptif étaient tous les deux médecins, j'ai pensé que j'étais obligée de faire aussi médecine [rires] [4].

R. M. : Votre mère qui était Résistante vous a-t-elle parlé des réseaux marseillais ?

Y.S. : Non, elle était avec Georges Salan, communiste et chef de la Résistance du Gard. Lui aussi a été arrêté, déporté, et il est rentré vivant. Il était pourtant dans un camp terrible [vraisemblablement Neuengamme, convoi parti de Compiègne le 4 juin 1944, ndlr].

R.M. : Vos parents sont revenus à Marseille après-guerre. Vous ont-ils raconté l'ambiance à la Libération ?

Y.S. : Pas vraiment. À la sortie des camps, ma mère est allée à l'hôtel Lutetia. Elle espérait retrouver des gens, mais elle voulait surtout consulter un médecin, pour être sûre qu'elle n'était pas porteuse du typhus. À mon avis, on l'avait. Tout le monde avait le typhus [5].

[2] Yvonne Salamon s'est rendue compte au fil des années, que « l'histoire folle » que lui racontait sa mère était « un conte de fée ». Cette dernière lui avait fait croire à une évasion de son mari, le temps d'une nuit. « Jusqu'au jour où je découvre le film *Nuit et Brouillard* d'Alain Resnais [...]. Je prends alors conscience que ton scénario est purement romanesque », écrit-elle dans son livre. [3] Il était aussi le frère du général Raoul Salan, rejoignant les Alliés en 1942, futur chef de l'OAS.

[4] La famille Salamon est une grande famille de médecins. Yvonne Salamon était psychiatre à la Timone. Son frère aîné Georges Salamon est un des fondateurs de la neuroradiologie française, tandis que son frère est président du Haut conseil de la Santé publique. [5] À Bergen-Belsen, la mère d'Yvonne Salamon a vu mourir Anne Franck du typhus. Cette maladie a décimé, avec la faim et le froid, près de 50 000 personnes pendant les derniers mois du camp. Parmi elles, se trouvait également la mère de Simone Veil.

R.M. : Vos parents parlaient-ils d'antisémitisme ; avaient-ils peur que cela revienne ? Et vous, l'avez-vous vécu ?

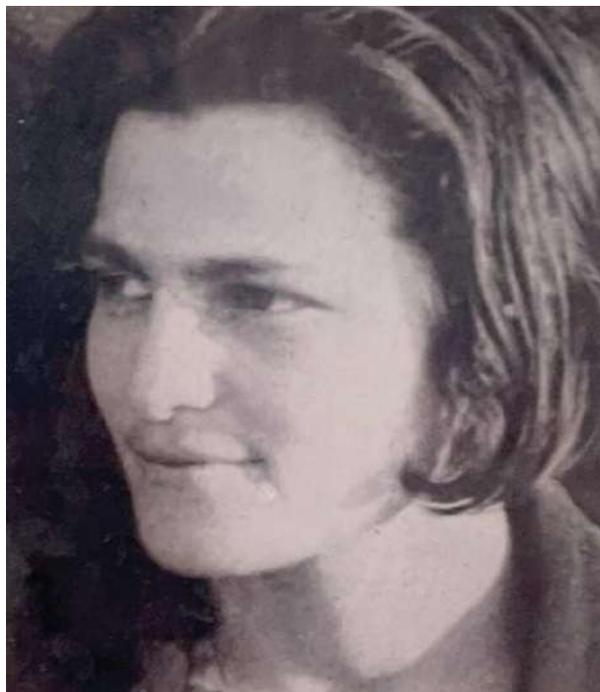
Y.S. : Moi, jamais directement. Mais je crains beaucoup la montée des extrêmes.

Ma mère nous a fait baptiser, malgré le fait que nous ne soyons pas religieux. Malheureusement, je suis nulle en religion juive... dans toutes les religions d'ailleurs. Je ne suis pas croyante. Et pourtant, je porte une étoile de David autour du cou.

Alors que son père, mon grand-père, était un rabbin respecté qu'on venait consulter pour des questions théologiques, ma mère a cessé de croire en Dieu à partir de 14 ans. C'est la première fois qu'elle manifestait son esprit de résistance.

Dans sa famille, seules trois sœurs parmi les sept enfants ont survécu à la Shoah : ma mère, sa sœur aînée qui avait émigré à Paris, et Sonia, sa sœur médecin. Celle-ci a fait toutes ses études debout car elle refusait de s'asseoir sur les bancs qui étaient assignés aux juifs, comme c'était le cas à l'époque à Varsovie dans toutes les universités. Et elle est devenue médecin ! Elles étaient des femmes formidables.

Tous les autres membres de la famille restés là-bas sont morts.



Hélène Salamon © Collection particulière

Yvonne à quatre ans © Collection particulière



R.M. : Savez-vous si d'autres enfants nés dans des camps de concentration ont survécu ?

Y.S. : Oui, je crois qu'il y en a quelques-uns, mais leur histoire est différente en ce sens que leurs mères étaient en fin de grossesse quand elles furent déportées. Ma mère était enceinte d'à peine un mois quand elle a été arrêtée ^[6].

À Yad Vashem ^[7], j'ai demandé ce qu'étaient devenus mes grands-parents, tantes et oncles. On m'a indiqué qu'ils étaient dans le ghetto de Varsovie et sont tous morts à Treblinka. Ma mère s'est d'ailleurs reprochée cela toute sa vie. Elle ne pouvait évidemment rien faire, mais elle demeurait persuadée qu'elle aurait dû les sortir de là.

J'ai aussi raconté ma naissance à Bergen-Belsen. Et là, on me dit qu'ils connaissaient mon histoire. Ils savaient qu'un enfant avait survécu. Je suis une miraculée.

^[6] Elle a été torturée par la Milice, battue par la Gestapo. Elle a transité par Drancy et est arrivée à Bergen-Belsen enceinte de quatre mois. ^[7] Institut international pour la mémoire de la Shoah, à Jérusalem.